

9. LA MISÉRICORDE

André Comte-Sponville

Ancien élève de l'École Normale Supérieure et agrégé de philosophie, André Comte-Sponville fut longtemps métré de conférences à l'Université Paris I (Panthéon-Sorbonne). Il se consacre aujourd'hui à l'écriture. Il a également publié, aux PUF, un *Traité du désespoir et de la béatitude* et un *Dictionnaire philosophique*.

La miséricorde, au sens où je prends le mot, est la vertu du pardon — ou plutôt, et mieux, sa vérité.

Qu'est-ce en effet que pardonner ? Si l'on entend par là, comme une certaine tradition nous y invite, le fait d'effacer la faute, de la considérer comme nulle et non avenue, c'est un pouvoir que nous n'avons pas, ou une sottise qu'il vaut mieux éviter. Le passé est irrévocable, et toute vérité est éternelle : même Dieu, remarquait Descartes, ne peut faire que ce qui a été fait ne l'ait pas été^[1]. Nous ne le pouvons pas davantage, et à l'impossible nul n'est tenu. Quant à oublier la faute, outre que ce serait manquer bien souvent de fidélité, à l'égard des victimes (faut-il oublier les crimes du nazisme ? faut-il oublier Auschwitz et Oradour ?), ce serait aussi une sottise, presque toujours, et manquer par conséquent à la prudence. Tel de vos amis vous a trahi : serait-il intelligent de lui garder votre confiance ? Tel de vos commerçants vous a volé : est-il immoral d'en changer ? Ce serait se payer de mots que de le prétendre, et afficher une vertu bien aveugle ou bien niaise. *Caute*, disait Spinoza, *méfie-toi*^[2], et ce n'était pas pécher contre la miséricorde. Ses biographes racontent aussi qu'ayant été poignardé par un fanatique, il garda toute sa vie son justaucorps percé, pour ne pas oublier cet événement ni, sans doute, cette leçon^[3]. Cela ne veut pas dire qu'il n'avait pas pardonné (nous verrons que le pardon, en un certain sens, fait partie des exigences de la doctrine), mais simplement que pardonner n'est pas effacer, que pardonner n'est pas oublier. Alors, qu'est-ce ? C'est cesser de haïr, et telle est la définition, en effet, de la miséricorde : elle est la vertu qui triomphe de la rancune, de la haine justifiée (par quoi elle va plus loin que la justice), de la rancœur, du désir de vengeance ou de punition. La

vertu qui pardonne, donc, non en supprimant la faute ou l'offense, ce qu'on ne peut, mais en cessant d'en vouloir, comme on dit, à celui qui nous a offensé ou nui. Ce n'est pas la clémence, qui ne renonce qu'à punir (on peut haïr sans punir, comme punir sans haïr), ni la compassion, qui ne sympathise que dans la souffrance (on peut être coupable sans souffrir, comme souffrir sans être coupable), ni enfin l'absolution, si l'on entend par là le pouvoir — qui ne pourrait être que surnaturel — d'annuler les péchés ou les fautes. Vertu singulière et limitée, donc, assez difficile toutefois, et assez louable, pour en être une. Nous commettons trop de fautes, les uns et les autres, nous sommes trop misérables, trop faibles, trop vils, pour qu'elle ne soit pas nécessaire.

Revenons un instant sur sa différence d'avec la compassion. Celle-ci porte sur une souffrance, on l'a vu, et la plupart sont innocentes. La miséricorde porte sur des fautes, et beaucoup sont indolores. La miséricorde et la compassion sont donc bien deux vertus différentes, qui, quant à leurs objets, ne se recouvrent guère. Il est vrai pourtant qu'on pardonnera plus facilement à celui qui souffre, quand bien même sa souffrance serait sans rapport avec sa faute (et, spécialement, ne serait pas repentir). La miséricorde est le contraire de la rancune, et la rancune est une haine. Or, nous l'avons vu à propos de la compassion, il est presque impossible de haïr celui qu'on voit souffrir atrocement : la pitié court-circuite la haine, disais-je, et c'est en quoi la compassion, sans se confondre avec elle, peut mener, en effet, à la miséricorde. L'inverse peut être vrai aussi, parfois (on compatit plus facilement quand on a cessé de haïr) ; mais la compassion, qui est plus affective, plus naturelle, plus spontanée, est le premier mouvement, presque toujours. La miséricorde est plus difficile, et plus rare.

C'est qu'il y faut de la réflexion, dont la pitié se passe fort bien. A quoi réfléchit le miséricordieux ? A lui-même, qui a beaucoup péché ? Cela se peut, qui le dissuadera, comme disent les Evangiles^[4], de jeter la première pierre... Mais cette miséricorde par identification ne vaut que là où l'identification est possible : que dans les fautes communes, ou qui pourraient le devenir. Ainsi puis-je pardonner au voleur, puisqu'il m'est arrivé de voler (des livres, dans ma jeunesse). Au menteur, puisqu'il m'arrive de mentir. A l'égoïste, puisque je le suis. Au lâche, puisque je pourrais l'être. Mais au violeur d'enfant ? Mais au tortionnaire ? Dès que la faute passe la mesure commune, l'identification perd de sa force, voire de sa plausibilité. Or ce sont ces crimes surtout, et les plus horribles d'entre eux, qui appellent notre miséricorde. A quoi bon le pardon, s'il ne porte que sur des broutilles ? A quoi bon la miséricorde, si elle ne pardonne que ce qui, même sans elle, serait pardnable ?

Il faut donc autre chose que l'identification, mais quoi ? L'amour ? Quand il existe, et quand il subsiste, après la découverte de la faute, il entraîne évidemment la

miséricorde, mais aussi il la laisse sans objet. Pardonner c'est cesser de haïr, c'est renoncer à la vengeance, et c'est pourquoi l'amour n'a même pas à pardonner, qui l'a toujours déjà fait, qui le fera toujours, qui n'existe qu'à cette condition. Comment cesser de haïr, quand on ne hait point ? Comment pardonner, quand on n'a nulle rancune en soi à vaincre ? L'amour est miséricordieux, mais comme il respire, et sans que ce soit en lui vertu spécifique. « On pardonne tant que l'on aime », disait La Rochefoucauld^[5]. Mais tant que l'on aime, ce n'est pas de la miséricorde : c'est de l'amour. Les parents savent cela, et les enfants aussi parfois. Amour infini ? Non pas, puisqu'on ne peut. Mais inconditionnel, et supérieur, semble-t-il, à toute faute possible, à toute offense possible. « Qu'est-ce que tu ne me pardonnerais pas ? », demande le petit garçon à son père. Et le père ne trouve pas. Non, même le pire. Les parents n'ont pas à pardonner aux enfants : l'amour leur tient lieu de miséricorde. C'est aux enfants à pardonner aux parents, s'ils le peuvent, ou quand ils le pourront. Pardonner quoi ? Trop d'amour et d'égoïsme, trop d'amour et de bêtise, trop d'angoisse et de malheur... Ou bien trop peu d'amour, et le pardon n'en sera pas moins nécessaire. Qu'est-ce autre que devenir adulte ? J'aime beaucoup la formule d'Oscar Wilde, dans *Le portrait de Dorian Gray* : « Les enfants commencent par aimer leurs parents ; devenus grands, ils les jugent ; quelquefois, ils leur pardonnent. » Heureux les enfants qui peuvent pardonner à leurs parents : heureux les miséricordieux !

Pour le reste, je veux dire sorti de la famille, nous sommes si peu capables d'amour, surtout face aux méchants, qu'il est improbable que la miséricorde puisse en naître. Comment pourrions-nous aimer nos ennemis, ou même les supporter, sans leur pardonner d'abord ? Comment l'amour pourrait-il résoudre un problème qui ne se pose que du fait de son absence ? Car aimer, nous ne savons pas, et aimer les méchants encore moins. C'est bien pourquoi, de miséricorde, nous avons tant besoin ! Non parce que l'amour est là, mais parce qu'il n'y est pas, parce qu'il n'y a que la haine, parce qu'il n'y a que la colère ! Comment aimerait-on les salauds ? Quant aux bons, ils n'ont que faire de notre miséricorde, ni nous n'en avons besoin à leur égard. L'admiration suffit, et vaut mieux.

A nouveau, il faut donc autre chose. Non point un sentiment d'abord, par quoi la miséricorde est plus difficile que la compassion. Le corps se projette dans la souffrance de l'autre, et veut épargner celui qui souffre : pitié. Mais le corps veut punir, mais le corps veut venger : colère, rancune, haine. Il pourrait y renoncer peut-être, si l'adversaire souffrait, si la pitié venait au secours de la miséricorde. Mais autrement ? Il y faut plus ou moins qu'une sensation, plus ou moins qu'un sentiment : une idée. Comme la prudence, la miséricorde est vertu intellectuelle, du moins intellectuelle d'abord et longtemps. Il s'agit de comprendre quelque chose.

Quoi ? Que l'autre est méchant, s'il l'est, ou qu'il se trompe, s'il se trompe, ou qu'il est fanatique ou dominé par ses passions, si passions ou idées le dominant, enfin qu'il serait bien en peine, dans tous les cas, d'agir à l'inverse de ce qu'il est (par quel miracle ?) ou de devenir soudain bon, doux, raisonnable et tolérant... Pardonner : accepter. Non pour cesser de combattre, bien sûr, mais pour cesser de haïr. « Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand... »^[6] Sans haine pour ses propres bourreaux ? C'est plus difficile, et l'histoire ne le dit pas. Qui ne voit pourtant qu'il est plus libre qu'eux ? Oui : même enchaîné, plus libre que ses meurtriers qui sont esclaves ! C'est ce que le pardon enregistre ou exprime, par quoi il rejoint la générosité (dans *pardon* il y a *don*) : c'est comme une surabondance de liberté, qui voit trop celle qui fait défaut aux coupables pour leur en vouloir absolument, et qui leur fait cette grâce de les comprendre, de les excuser, de leur pardonner d'exister et d'être ce qu'ils sont... Quel salaud a choisi librement de l'être ? Innocent ? Disons plutôt que ce n'est pas sa faute s'il est coupable, qu'il est prisonnier de sa haine, de sa bêtise, de son aveuglement, qu'il n'a pas choisi d'être ce qu'il est, ni son corps, ni son histoire, que personne ne choisirait librement d'être à sa place, d'être aussi mauvais, aussi méchant, que tout cela a des causes, que ce serait faire un grand honneur à ce salaud que de l'imaginer libre ou incompréhensible (pourquoi pas surnaturel, tant que vous y êtes ?), que ce serait se faire du tort à soi-même que de le haïr, qu'il suffit de le combattre ou de lui résister tranquillement, sereinement, joyeusement si l'on peut, et de lui pardonner, si l'on ne peut pas, oui, qu'il s'agit de vaincre au moins la haine en soi, à défaut de pouvoir la vaincre en lui, d'être maître au moins de soi, à défaut de pouvoir le maîtriser, de remporter au moins cette victoire-là, sur le mal, sur la haine, de ne pas en rajouter, de ne pas être complice en même tant que victime, de se tenir au plus près du bien, qui est amour, au plus près de l'amour, qui est miséricorde, au plus près de la miséricorde, qui est compassion. Soit, et comme disait Epictète : « Homme, s'il faut absolument que le mal chez autrui te fasse éprouver un sentiment contraire à la nature, que ce soit la pitié plutôt que la haine. »^[7] Ou bien, et comme disait Marc Aurèle : « Instruis-les, ou supporte-les. »^[8] Ou encore, et comme disait le Christ : « Père, pardonne-leur : ils ne savent ce qu'ils font. »^[9]

Jankélévitch, qui cite ce dernier propos, le trouve un peu trop « socratique » pour son goût. S'ils ne savent pas ce qu'ils font, leur faute est une erreur, non un crime : y a-t-il matière, même, à pardonner^[10] ? Toute erreur est involontaire : elle mérite correction plutôt que châtiment, excuse plutôt que pardon. Mais à quoi bon, alors, la miséricorde ? Nul n'est méchant volontairement, disait Socrate^[11] : c'est ce qu'on appelle l'intellectualisme socratique, pour lequel le mal n'est qu'une erreur. Mais ce n'est qu'une erreur, sans doute, sur le mal. Le mal est dans la volonté, non dans l'ignorance. Dans le cœur, non dans l'intelligence ou l'esprit. Dans la haine, non

dans la bêtise. Le mal n'est pas une erreur, qui n'est rien : le mal est égoïsme, méchanceté, cruauté... C'est pourquoi d'ailleurs il appelle le pardon, dont l'erreur n'a que faire. « On *excuse* l'ignorant, mais on *pardonne* au méchant. » ^[12] Seule la volonté est coupable, seule elle peut l'être : elle est l'unique objet légitime de la rancune, et donc de la miséricorde. On n'en veut pas à la pluie qui tombe, ni à la foudre qui frappe, et l'on n'a rien en conséquence à leur pardonner. Nul n'est méchant involontairement, et seuls les méchants peuvent relever du pardon. Le pardon ne s'adresse qu'à la liberté, comme il ne peut naître que d'une liberté : libre grâce, pour une libre faute.

Oui, mais quelle liberté ? Liberté d'agir, bien sûr : c'est la volonté qui est coupable, et une action ne l'est qu'à la condition d'être volontaire. Un danseur vous marche sur le pied, sans le vouloir : ce n'est pas méchanceté, c'est maladresse. Il vous présente ses excuses, que vous acceptez volontiers : ce n'est pas pardon, c'est politesse. Il n'y a lieu de pardonner qu'à celui qui l'a fait exprès, comme on dit, qu'à celui, donc, qui a fait ce qu'il voulait, qu'à celui, autrement dit, qui a agi *librement*. Liberté d'action : être libre, en ce sens, c'est faire ce que l'on veut. Quant à savoir s'il était libre, non seulement de le faire, mais aussi de le vouloir, s'il aurait pu, donc, vouloir autre chose, c'est une question indécidable, qui ne porte plus sur la liberté d'action, que chacun peut constater, mais sur la liberté de la volonté (le libre arbitre), qui est hors preuves et (puisqu'on ne pourrait l'expérimenter qu'à la condition de vouloir autre chose que ce que l'on veut) hors expérience. De cette liberté-là, les Anciens, sauf parfois Platon, ne se sont guère préoccupés. C'est qu'ils ne cherchaient pas un coupable absolu, pour un châtement éternel. Cela ne les empêchait pas, je viens de le rappeler à propos des stoïciens, d'opposer la pitié à la colère, la justice à la vengeance, enfin la miséricorde à la rancune. Faudrait-il, sous prétexte que nous nous préoccupons davantage de notre culpabilité, que nous devenions incapables de pardonner ? Comment soumettre une décision à une question indécidable ?

Pas plus qu'à propos de la générosité, je ne veux traiter ici du problème du libre arbitre. La vertu ne saurait dépendre de telle ou telle thèse métaphysique. Je dirai simplement ceci : que le méchant ait choisi librement de l'être ou qu'il le soit nécessairement devenu (en raison de son corps, de son enfance, de son éducation, de son histoire...), il n'en est pas moins méchant, et responsable au moins, puisqu'il a agi volontairement, de ses actes. Aussi peut-on le punir, s'il le faut, et le haïr, même, si l'on veut. Ce sont toutefois deux choses différentes. Le châtement peut être justifié par son utilité, sociale ou individuelle, voire par une certaine idée que l'on se fait de la justice (« Il a tué, il est juste de le tuer... »). Mais la haine ? Ce n'est que tristesse en plus, et non sur le coupable mais sur qui la ressent ^[13]. A quoi bon ?

Surtout, si le méchant est ce qu'il est, et qu'il le soit librement ou pas, sa méchanceté même est une manière d'excuse : soit par les causes qui la font advenir, si c'est méchanceté déterminée, soit par cet amour du mal, par cette volonté intrinsèquement mauvaise, bref par elle-même, si c'est méchanceté libre. Est-ce sa faute s'il est méchant ? Oui, dira-t-on, puisqu'il a choisi de l'être ! Mais l'aurait-il choisi, s'il ne l'était déjà ? Car supposer qu'il ait choisi le mal alors qu'il préférerait le bien, c'est le supposer fou et l'innocenter encore par là. Bref, chacun est coupable de ses actes, et quand bien même il serait coupable aussi de soi (ayant choisi librement d'être ce qu'il est), cela ne fait que confirmer sa méchanceté, s'il fait le mal pour le mal, ou son mauvais cœur, comme dit Kant, s'il ne fait le mal que par égoïsme (pour son bien à soi)^[14]. La miséricorde n'annule pas cette volonté mauvaise, ni ne renonce à la combattre : elle refuse de la partager, d'ajouter de la haine à sa haine, de l'égoïsme à son égoïsme, de la colère à sa violence. La miséricorde laisse la haine aux haineux, la méchanceté aux méchants, la rancune aux mauvais. Non parce que ceux-ci ne seraient pas vraiment haineux, méchants ou mauvais (quand bien même ils le seraient du fait de tel ou tel déterminisme, comme je le crois, aucun déterminisme ne saurait annuler cela même qu'il produit), mais *parce qu'ils le sont*. C'est ce qu'a bien vu Jankélévitch : « Ils sont méchants, mais précisément pour cette raison il faut leur pardonner — car ils sont encore plus malheureux que méchants. Ou mieux c'est leur méchanceté elle-même qui est un malheur ; l'infini malheur d'être méchant ! »^[15]

Il reste qu'on pardonnera pourtant plus facilement quand on aura conscience des causes qui pèsent sur un acte ou, surtout, sur une personnalité. Quoi de plus atroce, quoi de plus impardonnable, que de martyriser un enfant ? Toutefois, quand on apprend que tel parent bourreau est (comme c'est souvent le cas) un ancien enfant martyr, quelque chose change dans le jugement que nous avons sur lui : cela ne supprime pas l'horreur de la faute mais aide à la comprendre et, dès lors, à la pardonner. Comment savoir si élevé comme lui, dans la peur et la violence, nous n'aurions pas évolué comme lui ? Et quand bien même cela ne serait pas, c'est (puisque'on suppose que les circonstances, elles, auraient été identiques) que nous sommes différents de ce qu'il est : mais a-t-il choisi de l'être ? Et nous, de ne l'être pas ? Comment choisirait-on ce qu'on est, d'ailleurs, puisque tout choix le suppose et en dépend ? Comment l'existence précéderait-elle l'essence, qui ne serait existence de rien — qui ne serait, donc, qu'inexistence ? Cette liberté-là ne serait qu'un néant, c'est ce qui donne raison à Sartre, et qui le réfute.

Mais voilà que je me laisse entraîner à parler de cela, le libre arbitre, que je voulais laisser de côté. Disons plutôt ceci. Il se peut qu'il y ait deux façons de pardonner, selon qu'on croit ou pas au libre arbitre du coupable : pure grâce, comme dirait

Jankélévitch, si l'on y croit, ou connaissance vraie, comme dirait Spinoza, si l'on n'y croit pas. Mais les deux se rejoignent en ceci — qui est la miséricorde même — que la haine disparaît, et que la faute, sans être oubliée ni justifiée, est acceptée pour ce qu'elle est : une horreur à combattre, un malheur à plaindre, une réalité à supporter, un homme enfin, si l'on peut, à aimer. Ceux qui ont lu mes précédents livres savent qu'au libre arbitre, pour ma part, je n'ai jamais pu croire, mais ce n'est pas le lieu, ici, de m'en expliquer^[16]. Qu'il me suffise d'évoquer la grande idée de Spinoza, dont chacun fera ce qu'il voudra : les hommes se détestent d'autant plus qu'ils se figurent être libres, et d'autant moins qu'ils se savent nécessaires ou déterminés^[17]. C'est par quoi la raison apaise, c'est par quoi la connaissance est miséricordieuse. « Juger, disait Malraux, c'est évidemment ne pas comprendre, puisque, si l'on comprenait, on ne pourrait plus juger. » Disons plutôt qu'on ne pourrait plus haïr, et c'est tout ce que demande — ou plutôt tout ce que propose — la miséricorde.

Tel est le sens de l'une des plus fameuses formules de Spinoza : « Ne pas railler, ne pas pleurer, ne pas détester, mais comprendre. »^[18] C'est la miséricorde même^[19], sans autre grâce ici que celle de la vérité. Est-ce encore un pardon ? Point tout à fait, puisque là où l'on comprend, il n'y a plus vraiment à pardonner (la connaissance, comme l'amour, rend le pardon à la fois nécessaire et superflu). Excuse ? Je ne me battraï pas sur les mots. Tout s'excuse, si l'on veut, puisque tout a ses causes. Mais il ne suffit pas de le savoir : le pardon *réalise* cette idée, qui ne serait sans lui qu'une abstraction. On n'en veut pas à la pluie qui tombe ou à la foudre qui frappe, disais-je, et l'on n'a rien en conséquence à leur pardonner. N'en va-t-il pas de même du méchant, finalement, et n'est-ce pas là le vrai miracle — qui n'en est pas un — de la miséricorde ? Que le pardon s'y abolit dans l'instant même qu'il se donne ? Que la haine se dissout dans la vérité ? L'homme n'est pas un empire dans un empire : tout est réel, tout est vrai, le mal comme le bien, et c'est pourquoi il n'y a ni bien ni mal, hors l'amour ou la haine que nous y mettons. C'est en quoi la miséricorde de Dieu, comme dirait Spinoza^[20], est vraiment infinie : parce qu'elle est la vérité même, qui ne juge pas. En ces régions qu'approchent les sages, les mystiques et les saints, nul ne peut habiter en permanence. Mais la miséricorde y tend ; mais la miséricorde y mène. C'est le point de vue de Dieu, si l'on veut, au cœur de l'homme : grande paix de la vérité, grande douceur de l'amour et du pardon ! Mais l'amour l'emporte sur le pardon, ou le pardon s'emporte lui-même dans ce don de l'amour. Pardonner c'est cesser de haïr, c'est donc cesser aussi de pouvoir pardonner : quand le pardon est achevé, quand il est complet, quand il n'y a plus que la vérité et l'amour, il n'y a plus de haine à faire cesser, et le pardon s'abolit dans la miséricorde. Ce pourquoi je disais en commençant que la miséricorde était moins la vertu du pardon que sa vérité : elle le réalise, mais en

supprimant son objet (non la faute : la haine) ; elle l'accomplit, mais en l'abolissant. Le sage spinoziste, en un sens, n'a rien à pardonner : non parce qu'il ne peut pas subir d'injustice ou d'agression, mais parce qu'il n'est jamais conduit par la pensée du mal ni trompé par l'illusion du libre arbitre^[21]. Sa sagesse n'en est pas moins miséricordieuse pour autant, et même elle l'est davantage : puisque la haine disparaît bel et bien, qui emporte avec elle toute idée de culpabilité absolue (qui serait responsabilité non de l'acte, mais de l'être), puisque l'amour, même, redevient possible. C'est pourquoi, en un autre sens, il pardonne tout. Tous innocents ? Tous aimables ? Non, certes, au même titre ! Si les œuvres des gens de bien et celles des méchants font également partie de la nature et découlent de ses lois, explique Spinoza, elles n'en diffèrent pas moins « les unes des autres, non seulement en degré, mais par leur essence : bien qu'en effet un rat aussi bien qu'un ange, la tristesse comme la joie, dépendent de Dieu [c'est-à-dire de la nature], un rat ne peut cependant pas être une espèce d'ange, non plus que la tristesse une espèce de joie »^[22]. La miséricorde n'entraîne ni l'abolition de la faute, qui demeure, ni les différences de valeur, qu'elle suppose et manifeste, ni, faut-il le rappeler, les nécessités du combat^[23]. Mais supprimant la haine, elle dispense de lui chercher des justifications. Apaisant la colère et le désir de vengeance, elle permet la justice et, s'il le faut, le châtement serein^[24]. Enfin elle rend envisageable que les méchants, faisant partie du réel, soient offerts aussi à notre connaissance, à notre compréhension et — c'est du moins l'horizon que la miséricorde laisse entrevoir — à notre amour. Tout ne se vaut pas, certes, mais tout est vrai, et le salaud autant que l'honnête homme. Miséricorde à tous : paix à tous, et dans le combat même !

L'imagination résiste, et la haine. On résisterait à moins. « Si Spinoza avait été contemporain des exterminations massives, dit fortement Robert Misrahi, il n'y aurait pas eu de spinozisme. Spinoza rescapé d'Auschwitz n'aurait pas pu dire : *“Humanas actiones non ridere, non lugere, neque detestari, sed intelligere.”* A partir d'ici, comprendre n'est plus pardonner. Ou mieux, on ne peut plus comprendre ; il n'y a plus rien à comprendre. Car les abîmes de la méchanceté pure sont incompréhensibles. »^[25] Est-ce si sûr pourtant ? N'est-ce pas faire un singulier crédit à ces brutes, que de les supposer inexplicables ou incompréhensibles ? Quoi ? Einstein, Mozart ou Jean Moulin seraient explicables, et les SS non ? La vie serait rationnelle, et la haine pas ? L'amour pourrait se comprendre, et point la cruauté ? A trop voir dans les camps un irrationnel absolu, on donne raison (certes sur ce seul point, mais n'est-ce pas déjà trop ?) aux irrationalistes qui les ont construits ou préparés. Que vaudrait la raison, si elle ne pouvait comprendre que ceux qui la suivent ou s'y soumettent ? Que le nazisme ne soit pas *raisonnable*, ce qui est bien clair, n'empêche pas qu'il soit *rationnel*, comme tout réel : que la raison ne puisse l'approuver n'empêche pas qu'elle puisse le connaître et l'expliquer. Que font

d'autre nos historiens ? Et comment, autrement, le combattre ?

C'est où il importe surtout de distinguer l'oubli de la miséricorde. Qu'on puisse *tout* pardonner, c'est ce que la tradition atteste et que les Modernes, même les plus fidèles, sont prêts à accepter :

15

« Le pardon ne demande pas si le crime est digne d'être pardonné, si l'expiation a été suffisante, si la rancune a assez duré... Il n'y a pas de faute si grave qu'on ne puisse, en dernier recours, la pardonner. Rien n'est impossible à la toute-puissante rémission ! Le pardon, en ce sens, peut tout. Là où le péché abonde, dit saint Paul, le pardon surabonde. (...) S'il y a des crimes tellement monstrueux que le criminel de ces crimes ne peut même pas les expier, il reste toujours la ressource de les pardonner, le pardon étant fait précisément pour ces cas désespérés ou incurables. » [26]

16

Cela n'autorise évidemment pas à *oublier* le crime, ni nos devoirs de fidélité à l'égard des victimes, ni les exigences du combat contre les criminels d'aujourd'hui ou les zélateurs de ceux d'hier. Jankélévitch s'en est assez bien expliqué, ou plutôt trop bien, pour qu'il soit nécessaire de s'y attarder^[27]. Un problème pourtant demeure, comme une plaie ouverte^[28] : peut-on pardonner, et le faut-il, à ceux qui n'ont jamais demandé pardon ? Non, répond Jankélévitch :

17

« Le repentir du criminel, et surtout son remords, donnent seuls un sens au pardon, de même que le désespoir donne seul un sens à la grâce. (...) Le pardon n'est pas destiné aux bonnes consciences bien contentes, ni aux coupables irrepentis (...). Le pardon n'est pas fait pour les porcs et pour leurs truies. Avant qu'il puisse être question de pardon, il faudrait d'abord que le coupable, au lieu de contester, se reconnaisse coupable, sans plaidoyers ni circonstances atténuantes, et surtout sans accuser ses propres victimes : c'est la moindre des choses ! Pour que nous pardonnions, il faudrait d'abord, n'est-ce pas ?, qu'on vienne nous demander pardon. (...) Pourquoi pardonnerions-nous à ceux qui regrettent si peu et si rarement leurs monstrueux forfaits ? (...) Car si les crimes inexpliés sont précisément ceux qui ont besoin d'être pardonnés, les criminels irrepentis, eux, sont précisément ceux qui n'en ont pas besoin. » [29]

18

Eux, non, sans doute. Mais nous ? La haine est une tristesse, toujours, et c'est la joie qui est bonne. Non, certes, qu'il faille se réconcilier avec les brutes, ni tolérer leurs exactions. Mais avons-nous besoin de les haïr pour les combattre ? Ni, non plus, qu'il faille oublier le passé. Mais avons-nous besoin de la haine pour nous en

19

souvenir ? Il ne s'agit pas de remettre les péchés, ce qu'on ne peut, répétons-le, et d'ailleurs ce qu'on ne doit (seules les victimes pourraient s'y croire autorisées, mais les victimes ici font défaut : puisqu'on les a tuées). Il s'agit de supprimer la haine, autant qu'on peut, et de combattre dès lors la joie au cœur, quand elle est possible^[30], ou la miséricorde en l'âme, quand la joie est impossible ou serait déplacée : il s'agit d'aimer ses ennemis, si l'on peut, ou de leur pardonner, si l'on ne peut pas^[31].

Le Christ ou saint Etienne ont donné l'exemple, si l'on en croit la tradition, de ce pardon sans préalable et sans conditions^[32] : de ce pardon qui n'attend pas que le méchant le soit moins (puisqu'il regretterait de l'avoir été) pour lui pardonner, de ce pardon qui est vraiment un don, et non pas un échange (mon pardon contre ton repentir), de ce pardon inconditionnel, de ce pardon en pure perte, si l'on veut, mais qui est pourtant, contre la haine, la plus grande victoire, et la seule peut-être, de ce pardon qui n'oublie pas mais qui comprend, qui n'efface pas mais qui accepte, de ce pardon qui ne renonce ni au combat ni à la paix, ni à soi ni à l'autre, ni à la lucidité ni à la miséricorde ! Que ces exemples nous dépassent, j'en suis sûr on ne peut plus d'accord. Mais cela empêche-t-il qu'ils nous éclairent ?

Non pourtant que les Ecritures puissent tenir lieu de sagesse, ni qu'elles aient réponse à tout, ni que je les approuve pour ma part (même laissant de côté la religion) en entier. Je ne suis guère disposé à tendre l'autre joue, et préfère, contre la violence, le glaive à la faiblesse^[33]. Aimer ses ennemis, cela suppose qu'on en ait (comment aimerait-on ce qui n'existe pas ?). Mais qu'on en ait, cela ne suppose pas nécessairement qu'on les haïsse. L'amour est une joie, non une impuissance ou un abandon : aimer ses ennemis, ce n'est pas cesser de les combattre ; c'est les combattre joyeusement.

La miséricorde est la vertu du pardon, et son secret, et sa vérité. Elle n'abolit pas la faute mais la rancune, non le souvenir mais la colère, non le combat mais la haine. Elle n'est pas encore l'amour mais ce qui en tient lieu, quand il est impossible, ou ce qui le prépare, quand il serait prématuré. Vertu de second ordre, si l'on veut, mais de première urgence, et pour cela tellement nécessaire ! Maxime de la miséricorde : là où tu ne peux aimer, cesse au moins de haïr.

On remarquera que la miséricorde peut porter sur des fautes autant que sur des offenses. Une telle hésitation est bien révélatrice de notre petitesse, qui condamne toujours ce qui nous condamne, pour laquelle toute offense est une faute, pour laquelle tout affront est coupable. C'est ainsi, et c'est à savoir. Miséricorde à tous, et à soi-même.

Parce que la haine est une tristesse, la miséricorde (comme le travail du deuil,

20

21

22

23

24

auquel elle ressemble et dont peut-être elle dépend : pardonner c'est faire le deuil de sa haine), parce que la haine est une tristesse, donc, la miséricorde est du côté de la joie : sans être joyeuse encore, et c'est le pardon, ou en l'étant déjà, et c'est l'amour. Vertu médiatrice, ou de transition. A la fin pourtant, pour qui peut y atteindre, il n'y a plus rien à pardonner : la miséricorde triomphe dans cette paix (adieu la haine ! adieu la colère !) où le pardon culmine et s'abolit. Miséricorde infinie, comme est le mal, ou qui devrait l'être, et pour cela hors de notre portée sans doute. Mais c'est une vertu déjà que de s'y efforcer : la miséricorde est ce chemin, qui inclut jusqu'à ceux qui y échouent. Pardonne-toi, mon âme, tes haines et tes colères.

Peut-on se pardonner à soi ? Bien sûr : puisqu'on peut se haïr, et cesser de se haïr. Quelle sagesse autrement ? Quel bonheur autrement ? Quelle paix ? Il faut bien se pardonner de n'être que soi... Et se pardonner aussi, quand on le peut sans injustice, que la haine parfois soit trop forte, ou la souffrance, ou la colère, pour que l'on puisse pardonner à tel ou tel de ses ennemis... Heureux les miséricordieux, qui combattent sans haine ou haïssent sans remords !

- [1] *Lettre à Morus, du 5 février 1649* (éd. Alquié, t. 3, p. 881-882). Même idée chez Aristote : *Ethique à Nicomaque*, VI, 2, 1139 b 6-11 (p. 279 de la trad. Tricot).
- [2] Voir *supra*, chap. 3, p. 51 et note 22.
- [3] *Vie de Spinoza*, par J. Colerus (Bibl. de la Pléiade, p. 1510).
- [4] *Evangile selon saint Jean*, VIII, 1-11.
- [5] Maxime 330.
- [6] Comme disait devant le peloton d'exécution nazi, en février 1944, l'un des vingt-trois fusillés de « l'affiche rouge », du moins si l'on en croit la reconstitution poétique (mais qui s'appuie ici sur les lettres des fusillés) qu'en fait Aragon dans « Strophes pour se souvenir » : poème de fidélité — il est écrit en 1955 — et de miséricorde (*Le roman inachevé*, Gallimard, 1956, rééd. 1975, p. 227-228).
- [7] *Entretiens*, I, 18 (9), Bibl. de la Pléiade, *Les stoïciens*, p. 850. Voir aussi I, 28 (9), p. 871, et II, 22 (36), p. 948.
- [8] *Pensées*, VIII, 59, Bibl. de la Pléiade, *Les stoïciens*, p. 1211. Voir aussi II, 13 (p. 1149), V, 28 (p. 1176), VI, 27 (p. 1183), VII, 63 (p. 1198), VIII, 17 (p. 1203-1204), IX, 42 (p. 1220-1221), XI, 18 (p. 1236-1238)...
- [9] *Evangile selon saint Luc*, XXIII, 34 (trad. Bible de Jérusalem, Cerf, 1973).
- [0] V. Jankélévitch, *Le Pardon*, Aubier, 1967, p. 98-99.
- [1] Voir par ex. Platon, *Protagoras*, 358 c-d, *Ménon*, 77 b - 78 b, *Timée*, 86 d-e, *Lois*, V, 731 c et 734 b, IX, 860 d... Cette thèse fameuse, qui est un lieu commun de la sagesse grecque, sera reprise spécialement par les stoïciens.
- [2] V. Jankélévitch, *Traité des vertus*, III (*L'innocence et la méchanceté*), p. 167 de l'éd. Champs-Flammarion (1986). Voir aussi *Le Pardon*, chap. 2.

- 3] Spinoza, *Ethique*, III, déf. 7 des affects : « La haine est une tristesse qu'accompagne l'idée d'une cause extérieure. » Voir aussi Descartes, *Traité des passions*, II, art. 140.
- 4] Sur cette distinction, voir Kant, *La religion dans les limites de la simple raison*, I, 3, p. 58 de la trad. Gibelin, Vrin, 1972.
- 5] *Le Pardon*, p. 209.
- 6] Voir surtout *Vivre*, chap. 4, spécialement p. 67 à 89 et 142 à 149. Voir aussi mon article « L'âme machine, ou ce que peut le corps », dans *Valeur et vérité*, spécialement p. 124 à 127.
- 7] Voir par ex. *Ethique*, III, prop. 49, dém. et scolie, et IV, scolies des prop. 50 et 73.
- 8] *Traité politique*, I, 4 (p. 12 de la trad. Appuhn, dont je m'écarte ici quelque peu).
- 9] Au sens où je prends le mot, qui n'est pas celui, rappelons-le, que lui donne ordinairement Spinoza, lequel correspond davantage à notre *compassion* (voir *supra*, notre chap. 8, spécialement p. 145). Notons toutefois qu'il arrive aussi à Spinoza d'utiliser *miséricorde* [*misericordia*] au sens que je lui donne : voir par ex. le *Traité théologico-politique*, chap. 14, p. 244 de la trad. Appuhn (G.-F., 1965). D'autres fois, *misericordia* est surtout le contraire de la vengeance : *Traité politique*, I, 5 (où Appuhn, notons-le, traduit *misericordia* par *pitié*), et *Ethique*, IV, chap. 13 de l'Appendice.
- o] Du moins quand il utilise le langage quelque peu anthropomorphique du *Traité théologico-politique* (chap. 14, p. 244 de la trad. Appuhn).
- i1] *Ethique*, I, Appendice, et IV, prop. 64, dém. et coroll. Voir aussi B. Rousset, La possibilité philosophique du pardon (Spinoza, Kant, Hegel), dans les Actes du colloque sur *Le Pardon*, M. Perrin (éd.), Beauchesne, « Le Point théologique », n°45, 1987, p. 188-189.
- 2] *Lettre 23*, à Blyenbergh (trad. Appuhn, t. 4, p. 220).
- 3] Sur tout cela, je me suis expliqué ailleurs : voir *Vivre*, chap. 4, spécialement p. 84 à 93.
- 4] *Ethique*, IV, prop. 45 et coroll. 1 ; *Traité théologico-politique*, chap. 7, p. 144-145 de la trad. Appuhn.
- 5] V. Jankélévitch, *Le Pardon*, p. 92, qui renvoie en note à R. Misrahi, dans *La conscience juive face à l'Histoire : le Pardon* (Congrès juif mondial, 1965), p. 286, et au *Traité politique* de Spinoza, I, 4 (dont la citation latine, que je viens moi-même d'évoquer au début du paragraphe précédent, est traduite ainsi par Appuhn : « Ne pas tourner en dérision les actions des hommes, ne pas pleurer sur elles, ne pas les détester, mais en acquérir une connaissance vraie »).
- 6] V. Jankélévitch, *Le Pardon*, p. 203.
- 7] Voir *Le Pardon*, p. 204 et s., ainsi que *L'Imprescriptible*, Seuil, 1986.
- 8] Voir *L'Imprescriptible*, p. 14-15.
- 9] *Le Pardon*, p. 204-205 (il s'agit évidemment, dans le contexte, des criminels nazis). Voir aussi *L'Imprescriptible*, p. 50 et s., ainsi que le *Traité des vertus*, III, p. 172.
- o] « Qui veut venger ses offenses par une haine réciproque, vit assurément misérable. Qui, au contraire, cherche à combattre victorieusement la haine par l'amour, combat certes dans la joie et la sécurité... » (Spinoza, *Ethique*, IV, scolie de la prop. 46).
- i1] *Ethique*, IV, prop. 46, dém. et scolie ; Appendice, chap. 13 et 14.
- 2] *Evangelie selon saint Luc*, XXIII, 34 ; *Actes des apôtres*, VII, 60. Voir aussi la belle figure de Mgr Bienvenu,

dans *Les misérables* (spécialement I, 2, 12).

- 3] Comparer de ce point de vue, dans *L'Evangile selon saint Matthieu*, les versets V, 39, et X, 34.